

gla / x Ir (Iran)
wir / mar

L'Islam shiite et le modernisme iranien

La presse a consacré ces derniers temps des pages entières à la situation en Iran. Nous avons choisi quelques analyses et commentaires, mais ils seraient dépassés par les événements dès avant leur parution dans "forum". Par contre nous avons trouvé dans "Lettre" (No 242 de novembre 1978) une interview passionnante de M. BANISADR, un des principaux penseurs du mouvement de l'ayatollah Khomeiny, qui touche bien le noeud du problème de l'Iran: l'opposition séculaire entre le pouvoir politique (et militaire) et les forces religieuses. Cet article vous permettra peut-être de voir un peu plus clair le pourquoi d'une évolution que le bloc occidental voudrait bien contrôler pour des raisons évidentes, mais qui échappe à toute schématisation occidentale; il vous apportera sans doute un élément utile de réflexion concernant l'Islam.

Par ailleurs, certains jugements de M. Banisadr nous paraissent pour le moins étonnants et il est évident que les forces qui se regroupent actuellement autour de l'ayatollah Khomeiny sont beaucoup plus désunies qu'il n'y paraît dans cette interview. Mais il est aussi évident qu'ils ont le peuple iranien derrière eux. Espérons que ce sera lui qui décidera en fin de compte de son sort, et non une armée fantôme.

La Lettre. — *Pouvez-vous nous dire, M. Banisadr, quelle est la signification du rôle si important du mouvement religieux dans l'opposition au régime du Chah ?*

Banisadr. — L'Iran possède une tradition historique d'opposition au régime politique à laquelle s'ajoute aujourd'hui la crise profonde de la société iranienne. Cette opposition religieuse ne date pas des vingt dernières années, elle est séculaire. Avant l'Islam, déjà, il y avait en Iran une opposition entre pouvoir et religion parce que le pouvoir oppresseur était lié à une domination extérieure tandis que la religion représentait le sédentaire travailleur.

Il n'y eut conciliation entre le pouvoir et la religion que lorsque pesait la menace d'une agression étrangère. C'est pourquoi toutes les dynasties iraniennes se sont présentées comme protectrices de la société face à l'agression extérieure. Chaque fois que le gouvernement se trouvait en conflit avec les agresseurs étrangers — comme plus près de nous le gouvernement de Mossadegh, il a été légitimé par la religion. Mais le coup d'état de 1953 et le renversement de Mossadegh ont rendu le régime actuel illégitime. Depuis vingt ans, Khomeiny a dénoncé comme injuste et illégitime ce régime qui tient son pouvoir de l'extérieur. Le Chah a 40.000 conseillers américains : l'armée

iranienne a des armes, une stratégie et un commandement américains. S'opposer à la dynastie des Pahlavi c'est donc s'opposer aux Américains.

Mais la crise du régime a aussi un aspect économique : l'agriculture a été détruite, l'industrie est dans la dépendance totale des multinationales. Le soi-disant développement économique actuel est agressif : il détruit les possibilités d'un vrai développement de l'Iran. Pendant notre V^e Plan, le total des investissements se montait à 120 milliards de dollars mais, en réalité, le budget qui pouvait être dépensé dans des investissements productifs n'était que de 8 milliards. Avec un effet de multiplication de 2,6, cela a créé un pouvoir d'achat de 308 milliards. Pour satisfaire ce pouvoir d'achat, on est obligé d'importer ; et les importations dépassent les revenus acquis par les exportations du pétrole. Bien plus, ces importations massives se substituent à la production nationale. L'appareil productif a donc été disloqué.

C'est cette crise et aussi l'échec des idéologies importées, comme le marxisme, qui expliquent la mobilisation du peuple autour de la religion. Les premières expériences du marxisme ont été marquées par une dépendance à l'égard de l'Union soviétique ; les communistes iraniens se sont opposés à Mossadegh et ont contribué à son échec : le peuple ne

l'a pas oublié. Ensuite sont venus les Pro-chinois ; mais le peuple veut rester indépendant de la Russie, de la Chine tout comme de l'Occident. Toutes les luttes contre la mainmise étrangère ont été conduites par la religion shiite.

Olivier Carré. — Mais cette recherche d'une légitimation religieuse du pouvoir n'est pas propre à l'Iran. Tous les chefs d'Etat arabes contemporains, même lorsqu'ils instaurent des formes de gouvernement et d'organisation sociale qui se réclamaient du socialisme, ont recherché cette légitimation religieuse.

Banisadr. — Il y a cependant une différence importante. Dans le monde musulman sunnite, on doit obéir à celui qui détient le pouvoir : il y a une tradition d'obéissance au pouvoir. Le shiisme, au contraire, conteste ce pouvoir. Le shiisme pose deux principes qui n'existent pas dans le sunnisme : la justice et l'imamat.

Olivier Carré. — Il faut préciser qu'on appelle imam celui qui dirige la prière dans la mosquée mais aussi, au sens politique, l'imam est celui qui dirige l'ensemble de la communauté, celui qui a le pouvoir politique. Alors que dans la tradition sunnite, il y a un calife véritable, un imam auquel on doit obéir, dans la tradition shiite, le calife véritable a disparu. L'imamat n'est donc pas fixé sur une personne : c'est une espèce de principe que M. Banisadr interprète comme avant-gardiste : l'imam est celui qui est devant.

Banisadr. — L'imam doit avancer, il ne doit pas être conservateur. L'homme shiite se considère comme avant-gardiste parce qu'il n'y a aucun pouvoir, aucune institution entre l'homme et Dieu. Si quelque chose s'interpose, c'est injuste et il faut s'y opposer. Chaque individu, en tant que

représentant de Dieu, a le droit de participer à la gestion de la société, mais pas n'importe comment : comme avant-garde et sur la base de la justice. J'interprète cette justice, dans ma philosophie, comme relativité-activité : chaque homme doit se considérer comme relatif, il n'a donc pas le droit de dominer autrui et doit être actif.

La Lettre. — Vous ne semblez pas exclure, cependant, l'idée d'un leader possible. Dans un article de la revue *Peuples méditerranéens*, vous écrivez : « Dans l'attente de ce retour, le gouvernement le moins mauvais peut être assuré par celui que la communauté religieuse s'est choisi comme leader. Ce guide spirituel est celui des combattants, celui qui s'avère le plus juste et le plus savant, et partant le plus capable de donner un avis autorisé. »

Banisadr. — L'existence d'un leader ne réduit pas nécessairement les autres à la passivité. Ils peuvent participer à la gestion ; c'est ce qui se passe actuellement autour de Khomeiny : il pose des questions, on discute et la décision est prise ensuite.

Olivier Carré. — C'est aussi ce que prétendait faire Khadafi en Libye : une sorte de démocratie directe !

Nouredine Bouarrouj. — Je voudrais souligner un point historique. Certains tentent de faire croire qu'il y aurait une opposition entre l'ancienne Perse et l'Iran musulman. On présente le Chah comme celui qui tenterait de faire renaître l'empire mède ; tout comme on voudrait que les Egyptiens renouent avec le passé pharaonique tel que le voit la civilisation occidentale. Il s'agit toujours d'occulter les 13 siècles islamiques. De la même manière, en Afrique du Nord, à l'époque de la colonisation, on a présenté la France comme l'héritière de Rome venant renouer avec l'Afrique romaine après 13 siècles de barbarie. C'est toujours l'image occidentale d'un Islam de régression, de hordes envahissant des pays de haute civilisation. Cette tentative pour opposer en Iran l'empire perse et l'époque

musulmane a trouvé son expression symbolique dans le calendrier qui part de l'empire perse. Or, en fait, l'Islam n'a pas provoqué une rupture avec la civilisation iranienne ancienne.

Banisadr. — En effet, le régime Pahlavi a voulu effacer 14 siècles d'Islam. Ce régime qui tient son pouvoir des Anglais puis des Américains a recherché une légitimité dans le passé pré-islamique. Le Chah a puisé dans la dynastie sassanide une théorie du pouvoir absolu. Pour soutenir son armée, il a besoin d'une idéologie. Dans cette idéologie qu'il a appelé « shah-in-shahi », le Chah concentre tous les pouvoirs en sa personne ; c'est un dieu matérialisé. Toute décision vient de lui ; ses paroles, ses actes sont la loi.

La Lettre. — Pourtant, le Chah parle d'une démocratisation ?

Banisadr. — Puisqu'il tient son pouvoir de l'Occident, le Chah

doit préserver en paroles une certaine façade. Mais le Parlement iranien ne fait qu'appliquer les décisions du Chah. Dans les périodes semi-libérales, le Parlement était un lieu de lutte entre le pouvoir politique et la religion. Car l'Islam shiite est resté rebelle au pouvoir. A l'époque islamique, seule la dynastie des Safavides a duré plus de 150 ans. Au contraire, à l'époque pré-islamique où la religion était plus ou moins intégrée au pouvoir, les dynasties duraient plus longtemps : les Sassanides ont régné plus de 3 siècles et les Parthes ont duré 5 siècles. C'est pourquoi le Chah a besoin d'occulter l'Islam pour se référer aux régimes politiques pré-islamiques.

Olivier Carré. — Vous semblez estimer que tout le projet économique du régime est mauvais depuis vingt ans, vicié depuis l'origine. Or j'ai l'impression que, il y a une dizaine d'années, la modernisation économique entreprise par le Chah apportait quelque chose de prometteur pour le pays.

Banisadr. — Dans le livre que j'ai écrit, il y a 4 ans, avec Paul Vieille, *Pétrole et violence*, nous avons analysé la situation de l'Iran. Ce qu'on appelle le développement de l'Iran consiste en chiffres d'accroissement de consommation qui est dû à l'exploitation du pétrole. Les importations massives qui l'accompagnent ne sont pas neutres : elles détruisent. La « modernisation » de l'Iran, c'est la construction de villes à partir de la spéculation foncière, sans aucun plan d'urbanisation. La seule ville de Téhéran avec ses environs consomme 44 % de la production brute nationale. S'agit-il vraiment d'un développement ? Il n'y a pas de développement possible dans la dépendance qui signifie le drainage des richesses vers l'extérieur. Le Chah nous fait consommer et, en contrepartie, il vide notre sous-sol de ses ressources. Dans vingt ans, le pétrole sera épuisé. L'échec principal du régime est là.

La Lettre. — Pourtant, certains journalistes qui ne sont pas favorables au régime soulignent certains aspects positifs. Dans *Croissance des jeunes nations*, par



(Dessin de PLANTU.)

exemple, Pierre-Luc Séguillon écrit : « Le régime a fait preuve de sagesse en préparant, dès maintenant, la mise en œuvre de nouvelles sources d'énergie capables de prendre un jour la relève d'un pétrole destiné, malgré l'abondance des réserves du

sous-sol iranien, à s'épuiser ».

Banisadr. — C'est absurde : on vend le pétrole, c'est-à-dire l'énergie qui existe, pour acheter des centrales nucléaires qui seront démodées le jour où le pétrole sera épuisé !

L'Islam : une religion rétrograde ?

La Lettre. — On dit souvent que l'opposition de la religion au Chah, c'est celle du conservatisme rétrograde par rapport au modernisme.

Banisadr. — Mais, en Occident, l'idée est très répandue que l'Islam serait réactionnaire, opposé au modernisme. Or, même dans le texte coranique, la contestation du passé est une valeur. Il y a des versets du Coran qui reprochent aux hommes de se lier aux ancêtres, à leurs moeurs, au lieu de regarder l'avenir. Mais la modernisation n'est pas nécessairement l'occidentalisation. La modernisation serait-elle donc la croissance d'un P.N.B., d'ailleurs elle-même faussée par l'exportation du pétrole ? Ces chiffres n'ont pas de sens. C'est le Chah qui est le barrage au développement d'un peuple ; il bloque la démocratie, la créativité de l'homme iranien. Dans l'Iran de la dynastie des Pahlavi, il n'y a pas d'artiste véritable qui ne s'oppose à ce régime qui repose sur le pouvoir personnel du roi. La modernisation nécessite avant tout la démocratie.

La Lettre. — En Europe, certains ne voient plus dans l'Islam un mouvement porteur de critique, une force dynamique pour une société. Nous voyons des mouvements intégristes comme les Frères musulmans qui n'ont rien de progressistes. Si bien que certains, ici, sont tentés de penser qu'en Iran on assiste à une répétition des mouvements intégristes si agissants ailleurs, en Egypte par exemple, et en essor dans un pays comme l'Algérie. A Paris, dans le groupe Eglise-Islam, nous avons vu des musulmans reprocher à certains, comme le professeur Arkoun, de n'être plus de vrais croyants et prétendre lui

interdire de parler. De même que nous, chrétiens, pensons qu'il y a plusieurs lectures de la Bible et plusieurs théologies, n'y aurait-il pas aussi plusieurs lectures de l'Islam ?

Banisadr. — Effectivement, il y a plusieurs lectures de l'Islam. Mais l'essentiel du travail des intellectuels musulmans consiste à assumer les éléments d'une idéologie vécue par le peuple pour qu'elle devienne l'instrument d'une lutte de libération. Au lieu de demander à un peuple d'oublier son passé et ses traditions religieuses : c'est ce que l'Occident a voulu faire à travers des régimes comme celui d'Atatürk et il a échoué. Il s'agit ensuite d'essayer de populariser cette lecture. Je pense que le mouvement actuel en Iran démontre que cette lecture progressiste de l'Islam a été massivement adoptée. Dans mes livres qui ont été tirés ces derniers mois à des dizaines de milliers d'exemplaires alors qu'ils étaient interdits, j'ai essayé de libérer l'Islam de la philosophie grecque antique pour permettre à cette religion de retrouver sa pureté et de redevenir l'expression de l'opprimé. C'est une lecture, parmi d'autres, de l'Islam.

Olivier Carré. — Que pensez-vous des accusations selon lesquelles vous seriez des musulmans marxistes ou des marxistes islamiques ?

Banisadr. — En Amérique latine aussi, on accuse des chrétiens d'être des marxistes ; c'est un élément de la propagande américaine. Il y a, certes, quelques éléments qui essaient ce mélange entre marxisme et Islam, mais ils sont très marginaux et ils ont échoué tout comme ont échoué ceux qui ont essayé une conciliation avec l'occidentalisme libéral.

La Lettre. — Nous avons interviewé à la Lettre, il y a un an et demi, des camarades iraniens qui soulignaient pourtant l'existence de ce groupe de marxistes islamiques dans les luttes réelles contre le régime.

Banisadr. — Ils existent mais ne sont nullement représentatifs du mouvement populaire d'opposition. Les marxistes iraniens, jusqu'il y a dix ans, ne connaissaient que la dialectique de Staline qui, seule, avait été traduite en persan. Ils ont échoué parce que toutes ces idéologies basées sur des rapports de force entre les hommes sont en contradiction avec le shiisme. Ce dernier veut établir ce que j'appelle un équilibre négatif, c'est-à-dire qu'il n'y ait ni dominants ni dominés. Le shiisme établit un autre rapport, un rapport sans forces, un rapport homme-Dieu. Il n'y a pas de rapports homme-homme ; il n'y a même pas de rapport entre l'homme et lui-même : c'est toujours à travers Dieu qu'on se met en rapport avec soi-même. Et c'est entre l'homme et Dieu qu'il n'y a pas de rapports de force possibles. On peut alors imaginer une société sans rapports de force. En Occident, au contraire, vous êtes pris entre le capitalisme et la société « marxiste » actuelle qui est pire. Ces idéologies du pouvoir sont en opposition fondamentale avec le shiisme qui est une idéologie d'antipouvoir.

Des marxistes islamiques

Nouredine Bouarrouj. — Il y a cependant, dans la lutte contre le régime du Chah, une conjonction objective entre deux forces qui s'inspirent l'une du shiisme et l'autre, malgré ses faiblesses historiques, des idées marxisantes. La capacité traditionnelle du shiisme à s'introduire dans les masses

populaires et à les mobiliser contre le régime est évidente. Contrairement à ce qu'ont dit les journalistes français, ce n'est pas parce que les mosquées sont restées les seuls lieux ouverts à l'expression populaire. Dès la première période de l'Islam, le shiisme a constitué un refuge

pour les sentiments nationaux. Sans être une religion d'Etat comme l'anglicanisme en Europe, le shiisme représente une sorte de religion presque nationale.

Le marxisme, par contre, est arrivé dans de nombreux pays du Tiers Monde sous une forme dogmatisée, schématisée et les intellectuels marxistes n'ont pas encore été en mesure d'en tirer des analyses réelles pour leur propre société. Mais l'industrialisation désordonnée de l'Iran, l'agression des multinationales dont le Chah est le représentant ont désintégré l'ancienne société et développé encore plus le prolétariat qui pose des problèmes que le shiisme traditionnel ne connaissait pas sociologiquement. La question est pour moi la suivante : est-ce que le shiisme, actuellement, a réfléchi aux problèmes nouveaux posés par les revendications de cette classe nouvelle née dans les industries ? Et est-ce que le shiisme ne s'imprègne pas de pensées nouvelles, telle que le marxisme, pour répondre à ces questions sociales ?

Banisadr. — Ce que j'ai expliqué du shiisme montre qu'il ne lui est pas difficile de s'adapter aux nouvelles couches sociales dominées. Si à l'époque de Mossadegh le mouvement marxiste était fort, aujourd'hui, c'est la religion qui est l'expression des opprimés en Iran. Les intellectuels religieux ont pris en charge les problèmes des opprimés et c'est pourquoi le paysan et l'ouvrier n'éprouvent pas le besoin de se référer à une autre idéologie.

La Lettre. — Inversement, on pourrait se demander si ce n'est pas la faillite du parti communiste Toudeh qui a fait la fortune du mouvement religieux. Le parti Toudeh subordonné à la politique de l'U.R.S.S. faite de bon voisinage voire de collaboration économique avec le régime du Chah n'a pu devenir le porte-parole de l'opposition populaire.

Nouredine Bouarrouj. — C'est évident et ce n'est pas propre au communisme iranien. La plupart des partis marxistes du Tiers Monde ont vécu dans un stalinisme pire que celui qu'a connu l'Europe. Mais il ne faut pas

oublier aussi que le parti Toudeh a payé à la répression un très lourd tribut. Si la religion est devenue aujourd'hui un support vers lequel convergent les revendications sociales, politiques, culturelles, de renaissance de l'Iran, c'est, entre autres, parce que la répression qui a frappé l'Iran depuis la chute de Mossadegh a décimé une génération de politiciens de deux ordres : d'une part, les marxistes qui ont été systématiquement et physiquement éliminés (y compris les progressistes assimilés aux marxistes) ; d'autre part, les libéraux qui se réclamaient d'un certain idéalisme bourgeois et qui ont été eux-mêmes neutralisés ou éliminés. La répression iranienne a été d'une violence inouïe. Si la religion a un peu échappé à la répression c'est justement à cause de sa liaison avec la masse populaire. Si Khomeiny est aujourd'hui si important c'est pour tout ce qu'on a dit du shiisme, mais c'est aussi à cause du vide politique provoqué par la répression.

Banisadr. — La défaite des marxistes ne vient pas seulement ni principalement de la répression. Leur échec s'explique surtout par leur conception du pouvoir, par leur stalinisme qui s'oppose à la culture shiite inspirée par l'antipouvoir. L'homme iranien ne peut accepter une image stalinienne du pouvoir qui, immédiatement, renvoie à l'image du Chah.

La Lettre. — *Mais comment un pouvoir nouveau pourrait-il naître à partir d'une idéologie shiite d'antipouvoir ?*

Banisadr. — Les shiites répondent qu'Ali a réussi pendant cinq ans à être un leader qui, en même temps, refusait le jeu du pouvoir. Dans l'histoire de l'Iran, il y a eu d'autres régimes sans moyens répressifs. J'ai donné personnellement comme critères à ce type de gouvernement : la dissolution de la bureaucratie et celle de l'armée. L'armée shiite, c'est le peuple : on peut enseigner la défense populaire. Quant à la direction générale de la société, c'est une coordination. Khomeiny est le coordinateur des croyants. La fonction de la mosquée n'est pas une fonction de prière : la

mosquée était, à l'époque du Prophète puis d'Ali, un lieu de critique, de contrôle, d'authentique participation populaire aux affaires de la cité.

Nouredine Bouarrouj. — La lutte que vous menez et cette nouvelle lecture de l'Islam et du shiisme nous intéresse mais je crois qu'on ne peut pas faire fi des idées nouvelles qui sont venues des luttes des autres peuples ou même de nos propres peuples et qui ont été fécondées soit par le marxisme soit par le libéralisme du XIX^e siècle.

Banisadr. — Effectivement, il y a un verset du Coran qui dit que la science arrive à prouver ce que Dieu a dit dans ce Coran. Donc, la religion ne peut pas être niée par la science. Et c'est fort heureux que les autres idéologies arrivent aux mêmes idées, aux mêmes valeurs. Un musulman n'a pas à s'opposer systématiquement aux idées qui naissent et se développent dans d'autres sociétés et dans d'autres systèmes de pensée. Mais il s'agit pour nous de restituer aux principes islamiques leur dimension sociale. Par exemple, le premier principe islamique (Dieu est unique) a été vidé de son contenu ; il n'a plus aujourd'hui aucune répercussion sur la vie sociale alors que, si on étudie le Coran, on voit au contraire que ce principe se répercute dans les relations entre les hommes. J'ai essayé de tirer des principes de l'Islam des solutions sociales, une société où disparaîtra le rapport gouvernants/gouvernés. Chacun doit devenir imam, son avant-garde.

Illusionen

*Wenn die Bäume die Menschen
sehen,
haben sie Mitleid.
Sie glauben, daß der Wind
uns davonträgt,
weil wir keine Wurzeln haben.
Was für Illusionen haben
die Pflanzen!
Wir Menschen leben
eingewurzelt im Boden,
und nur selten trifft man
ein menschliches Wesen,
das dahin zu gehen fähig wäre,
wo der Geist des Herrn weht.
Helder Camara*